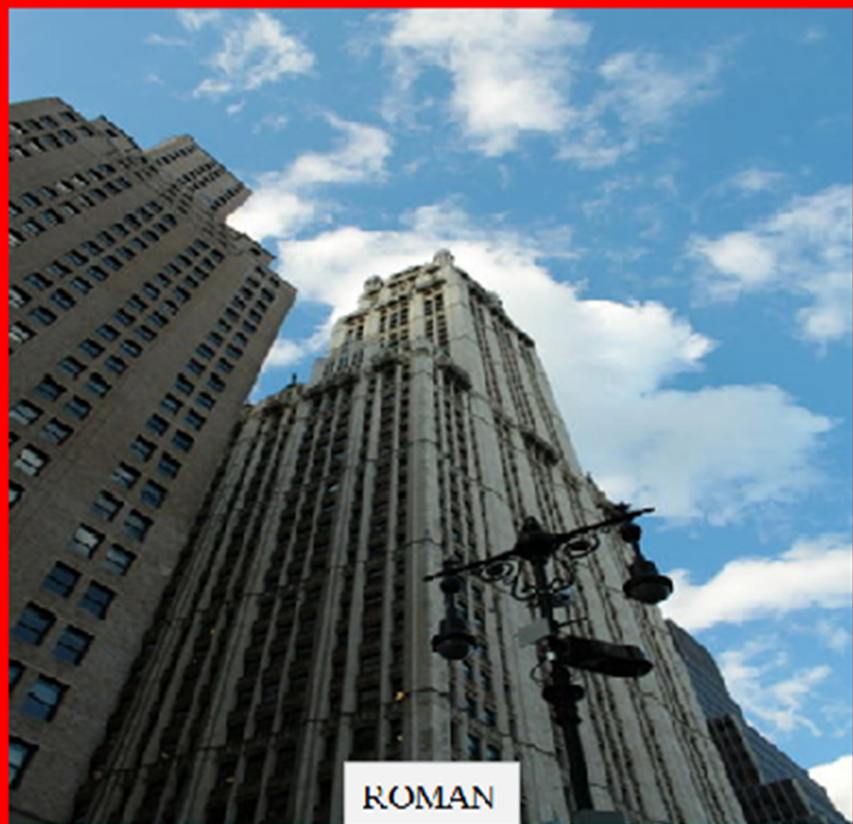


JEAN LUC CORREARD



ROMAN

DELIRES CONSPIRATIONNISTES

EDITIONS MARE EN LIBERTE

ISBN 978-2-9533668-6-8



9 782953 386868

Bruxelles, deux ans plus tard

Le pilote de l'Antonov AN-124 referma l'énorme nez de son appareil, effectua les contrôles réglementaires de sécurité avant de pousser légèrement ses réacteurs de manière à positionner le gros porteur au bout de la piste d'envol que la tour de contrôle venait de lui assigner. Cet avion, immatriculé le plus légalement du monde en Belgique par une société locale, filiale d'une entité sise au Libéria, elle-même annexe d'une compagnie déclarée sur une île microscopique du Pacifique, devait effectuer ce jour là un vol long courrier, entrecoupé de plusieurs escales. Dans un premier temps, il devait prendre la direction de Moscou, où un arrêt technique d'une heure environ, lui permettrait de se ravitailler, avant de décoller de nouveau et de se rendre jusqu'à Hanoi, destination finale de sa cargaison de pommes de terre. Une fois dans la capitale vietnamienne, il chargerait alors un lot de crevettes surgelées qu'il acheminerait jusqu'à Tokyo puis, regagnerait sa base de départ via une nouvelle étape en Russie. Le voyage se déroula sans incident notable et moins de vingt minutes après son atterrissage au Japon, trois semi-remorques frigorifiques chargèrent les crustacés et chacun des conducteurs prit la route de sa destination finale. L'aube approchait lorsque le routier qui remontait en direction de la ville de Mito décida d'effectuer un arrêt, afin de satisfaire un besoin naturel et d'avalier une boisson chaude. Durant le cours laps de temps que dura l'intermède, il échangea quelques mots avec un inconnu, s'empara discrètement

d'une enveloppe dissimulée sous la table et quitta le snack pour poursuivre son trajet.

John Watanabe regarda l'homme s'éloigner, acheva un sandwich dégoulinant de viande et de fromage, avant de quitter à son tour l'établissement. Il se dirigea vers un gros 4*4 où ses deux compagnons l'attendaient, vérifia rapidement le contenu d'une grosse caisse dissimulée sous une bâche puis, s'empara d'un téléphone satellitaire. Il composa un numéro, attendit que son interlocuteur décroche et prononça trois mots totalement dénués de sens.

A plusieurs milliers de kilomètres de là, dans une banlieue cossue de Moscou, Viktor Boutchakov alluma son ordinateur portable et se connecta sur la toile. Après avoir effectué quelques manipulations au clavier et changé plusieurs fois de sites, il arriva sur la page d'accueil d'une banque suisse. Il entra alors deux codes alphanumériques et au bout de quelques secondes afficha un sourire satisfait. Les deux virements en dollars qu'il attendait venaient d'être crédités sur un de ses comptes numérotés, il lui restait désormais à les faire transiter dans différents paradis fiscaux et quelques sociétés fictives, pour brouiller les pistes et par la suite, investir cet argent blanchi dans l'économie licite.

Viktor avait vu le jour au début des années soixante, dans l'une des républiques de la défunte Union Soviétique. Garçon intelligent, totalement dénué de scrupule et surdoué dans l'apprentissage des langues étrangères, il avait

rapidement retenu l'attention des services secrets de son pays qui, après une solide formation universitaire, n'avaient pas hésité à le recruter. Durant les quelques années passées sous l'uniforme d'officier du renseignement militaire et sentant la fin programmée de l'URSS, il avait fait le nécessaire pour nouer des liens avec des hommes d'affaires au parcours sulfureux, quelques spetsnaz chevronnés (commandos des forces spéciales soviétiques) et avait tissé de la sorte une toile d'araignée qui s'étendait depuis l'Afrique, jusqu'en Asie centrale et dans certaines régions glauques de l'Extrême orient.

En 1989, alors que le régime agonisait et que les troupes de l'Union Soviétique, laissées à l'abandon dans leur cantonnement, commençaient à évacuer les républiques limitrophes de l'Empire, il avait été contacté secrètement par un camarade général, conseiller auprès du chef d'état-major au ministère de la défense. A cette époque, des divisions entières, isolées, privées de directives et surtout de solde, regagnaient la mère patrie abandonnant derrière elles des quantités faramineuses d'équipements et d'armements extrêmement sophistiqués. La dernière mission de Viktor, en tant qu'officier de l'armée rouge, était de récupérer l'ensemble de ces matériels et de les écouler par tous les moyens nécessaires, de manière à dégager les liquidités indispensables au paiement de la soldatesque. Quelques fonds, issus des magouilles de puissants apparatchiks qui avaient commencé à piller les richesses de la sainte Russie, avaient permis à notre apprenti vendeur d'armes de

démarrer et en un temps record, Viktor s'était retrouvé à la tête d'une pléiade d'entreprises qui ravitaillaient en armes tous les conflits de la planète. Depuis le début de la guerre froide, en effet, beaucoup de marchands de mort s'étaient lancés dans cette activité fort lucrative, cependant Viktor, grand connaisseur des petits despotes de ce monde, avait développé un système qui en faisait un fournisseur privilégié. Tout d'abord, il disposait d'un catalogue impressionnant s'étalant du simple fusil d'assaut, en passant par pléthore de missiles ou de bombes et allant jusqu'aux chars de combat, avions de chasse, bombardiers de tout type et même charges pour l'armement nucléaire. Ensuite il offrait, a contrario de beaucoup de ses coreligionnaires, la livraison des matériels à domicile et un service après vente digne d'un fabricant de premier ordre. Pour finir, il assurait, via son équipe de spetsnaz, la formation et l'entraînement in situ des futurs révolutionnaires et autres combattants. Viktor se moquait comme d'une guigne de qui affrontait qui et pourquoi, tout autant qu'il se foutait du nombre de victimes que son trafic pouvait générer. Son seul objectif, accumuler de l'or, des diamants voire des devises, afin de pouvoir arroser ses mentors et finir son existence dans un lieu paradisiaque, en homme richissime. C'est la raison pour laquelle, outre l'approvisionnement des révolutions, des guerres civiles ou des confrontations inter-ethniques, il n'avait pas hésité à transporter des troupes et du matériel américains, anglais, français et autres, lors des récents conflits en Irak et en Afghanistan, ainsi qu'à acheminer des ONG et leur arsenal dans divers endroits de

la planète. Viktor n'avait qu'un seul travers dans ce milieu opaque et dangereux, il savait se montrer un ami fidèle et partant, il avait accepté de passer outre sa manière de procéder et d'accéder aux demandes un peu curieuses de l'un de ses vieux amis, le docteur Hafez Mansour. Ce dernier, malgré le passif chargé entre l'ex-URSS et son pays, avait eu l'intelligence de tirer un trait sur les exactions commises naguère et de se comporter désormais en partenaire loyal. Avec Hafez, comme Viktor aimait à le rappeler, les affaires étaient toujours claires et nul n'était besoin de se méfier. Un jour, un émissaire afghan l'avait contacté à Moscou pour formuler une requête un peu particulière. Il s'agissait de livrer des matériels biens précis et en faible quantité à des amis du médecin. L'affaire n'était pas simple car d'ordinaire, Viktor faisait plutôt dans la livraison industrielle, en corrompant quelques décideurs avides d'argent, en échange de faux bons de commande et de faux certificats de destination finale plus vrais que nature. Par chance, alors qu'il cherchait un moyen d'honorer sa commande tokyoïte, les Yakusa avaient jeté leur dévolu sur le pistolet P90, une arme redoutable de fabrication belge et l'occasion faisant le larron, il avait profité de cette transaction pour satisfaire la demande de son ami Hafez.

Banlieue de Tokyo, quelques jours plus tard

Les deux techniciens abandonnèrent leur tâche d'entretien pour regagner au plus vite l'atelier mécanique. Quelques minutes auparavant, ils avaient reçu un appel téléphonique de leur supérieur hiérarchique les informant d'une absolue priorité. Depuis plus d'une heure, le système de climatisation de la banque FSG était tombé en panne et comme il se doit, les deux hommes devaient interrompre les travaux en cours pour intervenir dans l'établissement bancaire toutes affaires cessantes.

FSG Tokyo, filiale japonaise d'une des plus grosses sociétés financières de la planète était, pour cette petite entreprise familiale, un client très important et par conséquent, à satisfaire sans délai. A l'abri d'une immense tour de verre, située au cœur même du quartier des affaires de la capitale, coexistaient et travaillaient quelques-uns des plus brillants informaticiens et mathématiciens de l'Empire du soleil levant. Pour la plupart, des jeunes gens qui, après s'être fait la main sur des jeux vidéos, en détruisant des milliers de créatures virtuelles, mettaient désormais leur expérience et leur intelligence au service d'une banque, jetant sans vergogne à la rue ou plongeant dans la misère des populations entières, tout en empochant au passage d'énormes dividendes. Cette banque d'affaires avait vu le jour au début du XX ème siècle aux Etats-Unis, juste après que le puissant lobby de la finance fasse voter par des

sénateurs corrompus la loi sur les banques nationales, conférant de facto à des organismes privés la création et l'émission de la monnaie. Par deux fois, au cours de l'histoire de ce grand pays, des hommes politiques avaient tenté vainement de mettre un terme à l'hégémonie des banquiers. Tout d'abord, le président Abraham Lincoln, qui avait mesuré le danger d'abandonner ce pouvoir régalien à une poignée d'individus cupides. Fort heureusement, le destin faisant parfois bien les choses, il avait été assassiné quelques jours après la fin de la guerre de sécession par un fanatique, déclaré à l'époque, comme partisan confédéré. Ensuite, John Kennedy, qui par son ordre exécutif 111.10 redonnait le pouvoir à l'Etat de battre monnaie. Là encore, la volonté divine s'était manifestée par l'intermédiaire d'un obscur conspirateur communiste, qui l'avait trucidé de plusieurs balles, dont une à guidage automatique, le tout tiré à l'aide d'une pétoire. A l'origine, FSG était une banque familiale par excellence, qui accomplissait scrupuleusement les fonctions pour laquelle elle avait été créée. A savoir, gérer en bon père de famille l'argent de ses clients et aider des entreprises viables à s'installer et à optimiser leur outil de travail. Hélas, peu après la fin de la première guerre mondiale et à la suite du flottement des monnaies, elle s'était lancée à fond dans l'activité spéculative, générant pour certains actionnaires d'énormes profits au détriment, comme toujours, des non-initiés.

Akemi et Kinnao effectuèrent un passage rapide par l'entrepôt, embarquèrent dans la fourgonnette quelques

outils spéciaux et des pièces de rechange, avant de prendre la direction du centre de la ville. Comme toutes les grandes métropoles, Tokyo est une véritable fourmilière où la circulation paraît incessante de jour comme de nuit. Aussi, pour gagner du temps, et comme il le faisait chaque fois qu'il prenait le volant, Akemi roulait vite tout en zigzagant entre les files. Alors qu'il s'apprêtait une nouvelle fois à changer de voie, l'œil rivé sur le rétroviseur latéral, il ne vit pas le véhicule qui le précédait ralentir brusquement. Kinnao poussa un cri, Akemi jeta son pied sur la pédale de frein mais ne parvint cependant pas à éviter le contact. Comme la plupart des conducteurs de la planète, la victime arrêta son véhicule, en sortit en vociférant et se rendit à l'arrière afin d'évaluer l'étendue des dégâts. Par chance, l'impact s'était avéré sans grandes conséquences. Tout juste un pare-choc abîmé et le cache d'un clignotant à remplacer. Les deux employés quittèrent à leur tour la camionnette, s'excusèrent à de multiples reprises et tentèrent d'amadouer l'automobiliste. Leur patron était bien assuré et ne ferait donc aucune difficulté pour assumer la responsabilité de cet accrochage. Les cartes de visites furent échangées puis, le conducteur de la berline, ayant recouvré une sérénité toute asiatique, remonta dans son véhicule et poursuivit son trajet.

Akemi et Kinnao, un peu perturbés par cet incident firent de même, tout en anticipant les réactions caractérielles de leur patron. Monsieur Hawabe était d'ordinaire un homme fort agréable et courtois mais qui, de temps à autres, piquait des colères mémorables. Ils

dramatisaient ainsi la situation, chacun à leur tour, lorsque Akemi sentit le canon d'une arme dans le haut de son dos.

- Je ne vous veux aucun mal, lança l'agresseur avec un léger accent que le chauffeur fut incapable de déterminer. Alors, faites exactement ce que je vous demande, poursuivit l'homme, et tout ira pour le mieux.

Kinnao, surpris par la présence d'un individu à l'arrière de la camionnette de service, se retourna machinalement. L'homme qui les tenait en joue était plutôt de grande taille et entièrement vêtu de noir. Il portait une cagoule qui lui dissimulait complètement le visage et dans l'une de ses mains gantées, il tenait un gros pistolet automatique que l'employé identifia comme un Sig Sauer.

- Que voulez-vous ? demanda-t-il stupidement.

- Il me semble avoir été clair, répondit calmement l'inconnu. Vous exécutez mes directives sans poser de questions inutiles et si vous vous comportez comme de gentils garçons, dans moins de deux heures vous serez libres et toujours en vie.

Kinnao comprit qu'en pareilles circonstances, il convenait de se taire et dans le but de ne pas mettre son jeune collègue en danger, il décida de ne plus jouer les matamores et de se retourner. La camionnette emprunta plusieurs petites ruelles, changea trois fois de quartiers avant de s'arrêter devant un entrepôt apparemment désaffecté. Sur ordre de l'inconnu, Akemi donna deux coups de klaxon brefs, suivis d'un signal plus long, et dans

les secondes qui suivirent, le lourd rideau métallique qui en condamnait l'entrée s'ouvrit. Deux hommes, vêtus à l'identique de leur collègue mais armés chacun d'un pistolet mitrailleur leurs intimèrent l'ordre d'avancer. Le véhicule pénétra dans le hangar complètement déserté et après que le rideau eut été refermé, les deux techniciens furent descendus de leur siège et conduit dans un réduit, probablement autrefois un local dédié à des travaux culinaires. Là, ils furent immobilisés à l'aide de colliers synthétiques et leur visage fut enfermé dans des sacs en toile de jute leur laissant tout juste la faculté de respirer. Leurs papiers d'identité, ceux de leur véhicule, ainsi que leur badge d'entreprise leurs furent retirés puis, ils furent assis de force, à même le sol. L'homme qui les avait enlevés quitta la pièce, avant d'y revenir quelques minutes plus tard, portant sur son épaule des combinaisons de travail identiques à celles de ses prisonniers. Il compara minutieusement les vêtements, l'emplacement et la forme des logos publicitaires avant de les distribuer à ses collègues. Les deux individus saluèrent celui qui semblait être leur chef et se dirigèrent vers un gros 4*4, duquel ils sortirent une caisse à outils aux dimensions peu ordinaires. Ils chargèrent le tout dans la camionnette, mirent de côté un disjoncteur tétra polaire et après avoir revêtu les combinaisons et ôté leur cagoule, l'un d'entre eux se mit au volant du véhicule qui prit aussitôt la direction du centre ville.

Dès leur arrivée devant la tour de FSG, le responsable de la sécurité, notoirement de mauvaise humeur, leur montra ostensiblement sa montre et les invita à garer la camionnette près d'une porte dérobée. Lorsque ce fut fait, les deux faux techniciens quittèrent l'habitacle et se rendirent à l'arrière du fourgon pour en sortir la caisse.

- Désolé lança l'un d'entre eux en présentant son badge au cerbère. Un léger accrochage dans la circulation.

- Rien de grave apparemment, rétorqua l'homme soudainement radouci. Cela dit, je suis heureux de vous voir enfin car il y a presque trois heures que la climatisation est en panne. Résultat, nos petits génies transpirent à grosses gouttes et visiblement, ils n'aiment pas cela. J'ai, depuis le début de cet incident, reçu au moins cent coups de téléphone des responsables de services et de certains membres de la direction.

- Je l'imagine et veuillez croire que nous en sommes vraiment navrés. Dès que nous aurons achevé les formalités d'accès, vous nous accompagnerez sur le toit et nous nous occuperons de cette panne.

- Laissez tomber ! Nous connaissons très bien votre entreprise. Donnez-moi vos badges, je m'occupe de la paperasse et en attendant, montez avant que le patron ne nous fasse un arrêt cardiaque.

- D'accord ! Mais nous avons besoin de la clé pour accéder au toit et de plus, il faut inhiber le système de sécurité.

- L'alarme est déjà à l'arrêt. Montez et faites au mieux, je vous rejoindrai dès que j'en aurai terminé avec les formalités d'entrée.

John et Alan affichèrent une moue résignée, s'emparèrent de la caisse et s'engagèrent dans le couloir menant vers le hall principal. Les deux jeunes gens avaient vu le jour, une trentaine d'années auparavant, sur les cotes californiennes. Ils descendaient tous les deux de la première vague d'immigrés japonais implantée aux Etats-Unis depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Bien qu'éduqués à l'américaine, ils n'en demeuraient pas moins attachés à la culture et aux traditions nippones et par respect pour leurs ancêtres, ils avaient, tout comme leurs proches d'ailleurs, souhaité maintenir en famille les coutumes et surtout l'usage de leur langue maternelle. Ils s'étaient liés d'amitié très tôt, lorsqu'au cours d'une conversation d'adolescents, ils avaient découvert que leurs deux grands-pères comptaient au nombre des rares survivants de l'une des plus prestigieuses unités US, le 100^{ème} bataillon du 442^{ème} régiment de combat. Ces volontaires japonais de la seconde guerre mondiale, qui souhaitaient dans cette période difficile pour les immigrés nippons, prouver leur fidélité sans faille à leur patrie d'adoption, avaient intégré un corps d'élite qui s'était illustré tant en Afrique du nord qu'en Europe, alors sous la botte de l'occupant nazi. Après des études assez sommaires, John et Alan avaient, à l'instar de leurs aïeux, intégré l'armée et fait le nécessaire pour atteindre leur objectif, entrer dans le corps des marines et intégrer une équipe de nageurs de combat des redoutables Seals. Comme la plupart des hommes des forces spéciales, ils avaient opéré à maintes reprises sur la plupart des continents de la planète, avant d'être affectés en

Afghanistan. Ils se trouvaient tous les deux dans un des hélicoptères abattus au-dessus de la Kapisa, deux ans auparavant et avaient échappé de justesse à l'incendie qui ravageait leur engin. Prisonniers des talibans dans la zone tribale du nord Pakistan, ils y avaient été soignés par un ancien médecin d'origine pachtoune, avant d'être échangés en pleine nuit et six mois plus tard, dans la région de Kandahar. C'était une des raisons pour lesquelles, à cet instant précis, ils trimbalaient une grosse caisse à travers le hall de la filiale japonaise de la banque FSG.

Ce qu'il y a de remarquable avec les fats, est que souvent, leur arrogance est telle qu'en général, ils ne daignent même pas poser un regard sur la piétaille qu'ils considèrent comme la lie de l'humanité. C'est sans doute pour cela que personne, parmi le personnel de la banque, ne porta vraiment attention aux deux ouvriers qui, vêtus de leur combinaison de travail vulgaire, traversaient le hall d'entrée. Pourtant à cette heure d'affluence, une pléiade de gens supposés indispensables, richement costumés et rigoureusement cravatés, attendait de pouvoir gagner leur poste de travail devant les multiples ascenseurs de l'établissement. Les deux compagnons poursuivirent leur chemin dans un couloir annexe, afin de se rendre jusqu'à un monte-charge, seul moyen de levage que la direction de l'entreprise leur avait autorisé. Parvenus au dernier étage de la tour de verre, ils déchargèrent leur caisse puis, se dirigèrent vers une porte blindée. John l'ouvrit aisément et quelques instants plus tard, les deux hommes déposaient

leur matériel devant l'énorme groupe de ventilation qui assurait la distribution d'air froid dans l'ensemble de l'édifice. Alan fit une inspection rapide de l'installation avant de poser sur son ami un regard complice.

- Là, proposa-t-il, entre les deux brides de maintien de la gaine principale. Rapide à installer et à l'abri des regards indiscrets. Amène-moi la fraise et va surveiller la porte d'accès.

John amena une perceuse sans fil et tandis que son compagnon se mettait à l'ouvrage, il retourna coller son oreille à la porte, en bas des escaliers. Alan, équipé d'une fraise conique fit un premier trou de 30 mm dans le tube spiralé, avant de changer d'outil de manière à obtenir une découpe d'exactly 80 mm de diamètre. Il remit rapidement ses instruments dans la caisse et en sortit un engin relativement lourd, semblable à un obus d'artillerie. Il introduisit la tête de l'ogive, munie de trois minuscules ailettes dans le trou, la fit tourner plusieurs fois sur elle-même et contempla l'assemblage l'air extrêmement satisfait. Il venait à peine de vérifier la solidité de son montage lorsqu'il entendit un sifflement discret. Il referma la caisse, s'empara d'un voltmètre, se précipita vers le compresseur et se mit à faire quelques simagrées.

- Voici vos papiers, lança le gardien chef en arrivant sur la plate-forme. Alors, où en êtes-vous ?

- Nous venons de faire une inspection préliminaire répondit John laconiquement, et apparemment, le groupe n'est pas

alimenté. Je pense que le problème vient plutôt du tableau électrique.

- Décidément, quelle journée ! Ce matin, dès l'ouverture des bureaux nous avons eu une alerte à la bombe. Les gens ont été évacués, les pompiers et les artificiers de la police ont fouillé le bâtiment de fond en comble et ils n'ont rien trouvé. Maintenant c'est la climatisation qui nous joue des tours, quelle galère.

- Ce n'est pas grave, sans doute une fausse manipulation. Peut-on aller vérifier ?

- La centrale électrique se trouve au sous-sol, descendons jeter un coup d'œil, au point où nous en sommes.

Les deux techniciens récupérèrent leur caisse et précédèrent le chef de la sécurité qui, en applications de directives strictes, prenait soin de refermer la porte blindée. Le monte-charge descendit jusqu'au rez-de-chaussée où les trois hommes firent une nouvelle halte. En effet, dans le cadre des dernières consignes de sécurité applicables, le gardien chef devait réactiver l'alarme de toit, stopper celle des locaux techniques et pour finir, prendre une nouvelle clé permettant au monte charge d'accéder au sous sol. Quelques minutes plus tard, les trois hommes se présentaient devant une lourde porte apparemment verrouillée en plusieurs endroits.

- Eh bien dites donc ! lança John à la volée, il ne peut rien vous arriver ici. Des alarmes partout, des portes en acier, vous avez peur de quoi ? d'une attaque nucléaire ?

- Les banquiers sont ainsi, ils aiment opérer dans l'ombre et surtout, en toute sérénité. Avec ces dispositifs de surveillance, rien de fâcheux ne devrait, théoriquement, perturber leur sacro-sainte quiétude.
- A part des bricoles, comme une climatisation qui tombe en panne par exemple.
- Exact ! rétorqua le vigile. Ce sont, et vous êtes bien placés pour le savoir, les aléas de la technique ajouta ce dernier tout en ouvrant le local électrique.

John et Alan pénétrèrent dans la pièce tout en affichant une moue perplexe.

- C'est curieux, remarqua John en se tournant vers le cerbère, ici, la ventilation semble fonctionner.
- C'est normal expliqua le gardien. Nous sommes dans un endroit que la direction juge particulièrement sensible. Juste derrière la porte du fond se trouve l'ordinateur central de la banque et dans le local mitoyen sont installés des groupes électrogènes de secours. Comme vous le savez, l'électronique et l'informatique supportent assez mal les variations de température et d'hygrométrie. Afin de pallier à un incident tel que celui qui nous préoccupe, un groupe est spécialement dédié à une ventilation secondaire, chargée de maintenir ces locaux dans des conditions acceptables.
- C'est génial et surtout très prudent.

John fit un tour rapide des différentes armoires électriques jusqu'à trouver le disjoncteur incriminé.

- Voilà l'élément qui semble vous faire des misères affirma-t-il l'air absorbé, mais c'est étrange, apparemment il est correctement fermé. Sans doute un contact qui a charbonné ou un fil qui s'est débranché. Je vais vérifier.

Sans attendre les commentaires de l'accompagnateur, il démontra le panneau de protection et à l'aide de son voltmètre contrôla les tensions. A l'entrée du disjoncteur, tout semblait normal mais à la sortie, une des trois phases manquait.

- Voilà l'explication du mystère, lança-t-il triomphant. Le moteur tourne sur deux pattes et mieux vaut changer rapidement le tétra polaire avant d'endommager de manière irréversible le groupe moto-compresseur. Par chance, nous devons avoir la pièce soit ici, soit dans la camionnette. Peux-tu jeter un coup d'œil l'ami ?

Alan s'exécuta, fouilla rapidement dans la caisse, avant de se tourner à nouveau vers son compagnon.

- Il n'est pas là. Il faut que je retourne au camion, je crois en avoir vu un à l'arrière, mais est-ce que les gardiens vont me laisser revenir ?

- Je vous accompagne, ça ira plus vite lança le gardien visiblement agacé. Mais comment allez-vous faire pour débrancher les fils, l'armoire est sous tension.

- Ne vous inquiétez pas, rétorqua John avec l'assurance d'un professionnel chevronné, nous avons des gants d'électriciens, des tournevis isolés et surtout, une sacrée

expérience de la débrouille. Allez-y pendant que je déconnecte le circuit, j'en ai environ pour cinq minutes.

Alan et son cerbère firent aussitôt demi-tour et quittèrent la pièce pour remonter vers le hall d'entrée. Dès qu'il entendit les portes de l'ascenseur se refermer, John ouvrit en grand la caisse, en sortit plusieurs charges d'explosif ainsi que leur dispositif de mise à feu. Il plaça les engins derrière une gaine, légèrement au-dessus de la porte donnant accès à l'ordinateur et programma chacune des horloges exactement à la même heure. Quelques minutes plus tard, il enfilait des gants et très prudemment, tout en veillant à ne toucher ni les parties métalliques, ni les fils entre eux il débrancha le disjoncteur. Il venait juste d'achever la déconnexion de l'ensemble lorsqu'il entendit la voix d'Alan dans son dos.

- C'est vraiment un coup de chance, lui expliqua ce dernier, il n'en restait qu'un dans la camionnette, il va falloir rappeler au boss d'en commander très vite, on ne sait jamais.

- Parfait ! Espérons au moins que celui-ci fonctionne.

John, s'empara de l'appareil, le fixa sur le rail support avant de reprendre l'opération de raccordement à l'envers. Une fois les fils bien serrés, il arma le système puis, se rendit dans le couloir à la recherche d'une sortie de gaine. Au bout de quelques secondes de patience, il entendit un léger sifflement et sentit un souffle d'air froid au-dessus de sa tête.

- Et voilà le travail, lança-t-il d'un air satisfait au gardien chef, vos petits génies vont pouvoir de nouveau se ventiler les neurones. Maintenant, il n'y a plus qu'à signer le bordereau d'intervention et comme d'habitude, notre patron vous fera parvenir la facture.

Les deux techniciens furent reconduits à l'accueil où ils récupérèrent leurs papiers, saluèrent le responsable de la sécurité avant de rejoindre leur camionnette pour poursuivre leur périple. Dans un premier temps, ils se rendirent jusqu'au hangar où leur complice les attendait. Une fois sur place, ils chargèrent les deux prisonniers à l'arrière du gros 4*4 aux vitres teintées. Ensuite, ils ôtèrent l'ensemble de leurs vêtements, balancèrent combinaisons, chaussures, gants et cagoules dans la camionnette, avant d'y mettre le feu. Pour finir, ils traversèrent la capitale, prirent une route en direction du nord afin de déposer leurs deux otages à une dizaine de kilomètres de la mégapole. John descendit de la voiture, glissa un bout de lame de scie dans les mains de Kinnao avant de lui tapoter gentiment la nuque.

- Si tu te débrouilles bien, mon gars, tu pourras libérer ton copain en quelques minutes et ensuite, il n'y aura plus qu'à ôter les sacs de vos visages et faire un peu de marche à pied en direction du sud pour vous dégourdir les jambes.

Marseille, 48 heures auparavant

Gilles Guillaud quitta son deux pièces de la cité phocéenne pour se rendre dans un petit atelier situé à quelques encablures du port de commerce. Depuis deux mois, il louait ce simple local qui lui servait à la fois de garage, pour le stationnement et l'entretien de son camion et de siège social pour sa petite société. Après avoir passé vingt-deux ans dans la légion étrangère et exercé par la suite une multitudes de petits boulots pour arrondir ses fins de mois, il avait accepté la proposition de Mathieu, un ami corse, de l'aider à monter sa micro entreprise de transport. A l'origine, le pacte moral entre les deux hommes était simple. Son compagnon, lui aussi ancien du 2^{ème} REP (régiment étranger de parachutistes) et héritier d'une fabrique artisanale de charcuterie, lui avait proposé de financer son installation et ses premiers mois d'activité. En contrepartie, Gilles livrait tous les trois jours et à un tarif préférentiel, des produits estampillés du terroir au marché international de Rungis. Au retour, afin de rentabiliser son trajet, il s'approvisionnait en café, chocolat et autres produits de première qualité que son ami revendait dans les restaurants de l'île. De temps à autres, bien sûr, Gilles rendait de menus services à son ami, comme transporter un inconnu quelque part sur le continent, livrer une arme dans un bar un peu glauque ou encore, un colis au contenu suspect. Toutefois, dans ces cas particuliers, Mathieu effectuait à chaque fois le trajet depuis Bastia et traitait l'affaire directement avec lui.

En cette fin de matinée, le corse débarqua sur le quai et salua son ancien frère d'arme d'une franche accolade, avant de le convier à partager un copieux déjeuner. Au cours de leur conversation, il lui expliqua que six cartons de Lonzu, dissimulés parmi d'autres produits, constituaient une cargaison spéciale à livrer peu avant son arrivée à Rungis. Une fois le repas achevé et les deux amis sortis de la gargote, Mathieu lui remis discrètement une enveloppe contenant deux milles euros, un plan succinct puis, serra chaleureusement la main de Gilles avant de rembarquer en direction de l'île de beauté. Ce dernier attendit que les palettes soient chargées et que les bordereaux de livraison soient signés, avant de s'asseoir au volant de son semi-remorque et prendre la direction du nord. Habituellement, et hors des pénibles saisons touristiques durant lesquelles, il convenait de se méfier des conducteurs du dimanche, il lui fallait environ onze heures pour rejoindre la capitale. Son rendez-vous étant fixé à trois heures du matin, il en déduisit, satisfait, qu'il pourrait s'octroyer une pose dîner dans un petit routier très sympathique, implanté au sud d'Auxerre avant d'achever son voyage. Comme il était indiqué sur le croquis, Gilles quitta l'A6 à Chilly-Mazarin et poursuivit son trajet en longeant l'autoroute jusqu'à Wissous. Une fois parvenu à l'entrée de la ville endormie, il emprunta le boulevard de l'Europe et s'arrêta, comme convenu, sur un dégagement situé aux abords du stade de football. Il éteignit ses phares, laissa uniquement ses veilleuses, alluma une cigarette et jeta un coup d'œil machinal dans ses rétroviseurs. De part et d'autre du camion, il aperçut deux

silhouettes longer sa remorque et se rapprocher silencieusement du tracteur. Afin de prendre les devants dans le cas d'une éventuelle agression, délit hélas, de plus en plus fréquent sur le réseau routier français, il se terra derrière la portière passager et lorsque l'un des inconnus arriva à sa hauteur, il l'ouvrit brusquement et se jeta sur sa proie. L'homme esquiva l'attaque, le projeta dans l'herbe comme un vulgaire fêtu de paille, avant de s'approcher de l'ancien légionnaire un sourire aux lèvres.

- Du calme, vieux frère, lança l'inconnu. Nous ne sommes pas des flics et encore moins des bandits de grands chemins, nous venons récupérer quelques cartons, un point c'est tout.

- Qu'est-ce qui me le prouve ? Rétorqua Gilles d'un ton qui se voulait agressif.

- Capitaine Danjou, Camerone, est-ce que ça te suffit ?

- Va pour le code ! Êtes-vous des anciens de la maison vous aussi ?

- Et non, soldat ! Legio n'est pas patria nostra, mais nous avons parfois bossé avec eux, aux quatre coins de cette foutue planète.

- Forces spéciales alors ?

- Je m'appelle Jonathan et voici Frédéric. Pour le reste, moins tu en sauras et mieux ce sera pour tout le monde. Nous avons quelques bières fraîches à l'arrière de la fourgonnette, si ça te tente, pendant que nous déchargeons les cartons, va te servir.

Alors que l'ancien légionnaire décapsulait une canette, les deux hommes se mirent immédiatement à

l'ouvrage et moins de dix minutes plus tard, les six cartons, dont les étiquettes stipulaient comme destinataires, des restaurants corses de la capitale, étaient transférés dans leur fourgonnette. Gilles, trop heureux de croiser la route d'anciens militaires s'attarda encore un peu pour discuter de son passé puis, les contraintes horaires de Rungis l'obligeant à poursuivre son chemin, il remonta dans son poids lourd pour effectuer sa livraison. Jonathan et Frédéric regardèrent le routier s'éloigner avant de reprendre à leur tour la route, de contourner Wissous et de rejoindre l'A6. Une heure plus tard, ils arrêtaient leur véhicule au-dessus d'une plaque d'égoût, située dans une rue déserte du dix-septième arrondissement. Pendant que Jonathan faisait le gué, Frédéric passa à l'arrière du compartiment et ôta une trappe qu'il avait découpée la veille dans le plancher. Il s'empara d'un tournevis, frappa trois fois, puis encore deux fois sur une plaque en fonte à l'aplomb de la fourgonnette et attendit. Quelques secondes plus tard, il vit la plaque glisser sur le bitume et aperçut le visage de Franck, l'ancien dragon parachutiste, sortir de la pénombre. Ce dernier le salua d'un clin d'œil, se hissa hors de son trou à rats puis, referma la plaque avant d'enlever sa combinaison de travail à l'odeur nauséabonde et de l'enfermer dans un sac poubelle.

- Alors ? l'interrogea Frédéric.

- Ca baigne ! Un tube d'évacuation des eaux usées de deux cents millimètres dont l'accouplement supérieur doit se trouver dans les garages. J'ai mis le bouchon en place et si tu veux mon avis, ils seront dans l'incapacité de le faire

sauter. Je pense que d'ici la fin de la journée, ça va sentir le purin dans les étages.

- Parfait, il ne nous reste plus qu'à jouer les sapeurs pompiers. Nous allons te conduire à la planque afin que tu puisses dormir un peu. Nous reviendrons te chercher vers trois heures la nuit prochaine pour la phase finale de l'opération.

Frank fut déposé devant un immeuble délabré de la banlieue nord de Paris où dès son arrivée, il prit une douche afin de se débarrasser des odeurs pestilentielles des égouts. Dans le même temps, Jonathan et Frédéric retournaient dans le 17^{ème} pour assurer la veille. Il leurs fallut attendre le milieu de l'après-midi pour voir arriver un camion de la société « Rapid' Hydro Concept », et encore deux heures de patience pour voir ressortir les deux techniciens, la mine déconfite, promettant à un homme très en colère qu'ils repasseraient le lendemain en début de matinée. Jonathan regarda les deux employés remonter dans leur camion et s'éloigner, avant de démarrer le moteur de la fourgonnette et de suivre à distance l'équipe de plombiers. Il restait aux deux compagnons quelques détails à régler avant d'aller prendre à leur tour quelques heures de repos. Dans un premier temps, il leurs fallait repérer les lieux, de manière à pouvoir s'emparer du véhicule et de son matériel de débouchage, ensuite acheter quelques accessoires dans un magasin spécialisé. Une fois de retour dans le deux pièces, au confort inversement proportionnel à son prix de location, Jonathan se pencha sur les pages jaunes de l'annuaire et

bien vite, il trouva ce qu'il cherchait. Aux environs de la porte de Clignancourt, un grossiste en matériel de plomberie vendait ses produits aussi bien aux professionnels qu'aux particuliers.

Londres 06H 45 le même jour

Comme la plupart des grandes capitales européennes, Londres est une immense ville dans laquelle se juxtaposent pêle-mêle une architecture moyenâgeuse et parfois austère et des bâtiments aux lignes ultramodernes, souvent d'un goût douteux. Elle est aussi, pour le visiteur ou le touriste de passage, le symbole de la puissance d'un empire qui régna autrefois sur la majeure partie du globe et dont il ne reste aujourd'hui que des vestiges et des cérémoniaux aux allures parfois anachroniques. Cependant, Londres possède une singularité sans nulle autre pareille. Elle est la seule capitale au monde, à accepter la présence d'une cité indépendante, au cœur même de la ville, d'un Etat dans son propre Etat et que nous connaissons tous sous le nom de la City. Cette enclave, totalement affranchie des lois et du pouvoir britannique, est née au début du second millénaire à l'initiative d'une coterie d'artisans et de commerçants, les lointains ancêtres de la franc-maçonnerie d'aujourd'hui. A l'origine, elle avait pour objectif d'obtenir de la monarchie, l'allègement voire la suppression des droits de douane sur les marchandises importées par ces différents corps de métier dans l'enceinte de la cité médiévale. Elle parvint à acquérir ses lettres de noblesses, deux siècles après sa création de facto, lorsque le roi Edouard II accepta de signer une charte lui conférant une existence sui generis. La City, depuis lors totalement indépendante de la couronne, prit alors progressivement son essor en suivant le

développement du commerce mondial, pour devenir au fil des siècles, la première place financière du monde, doublée d'un paradis fiscal. Ainsi, elle regroupe aujourd'hui, au cœur même de l'ancienne cité romaine, des centaines de banques, une partie des grandes assurances et des méga entreprises de la planète. Après l'éclatement de l'empire britannique et l'indépendance de ses anciens comptoirs, elle transforma habilement ces possessions de la couronne en une multitude d'Edens de la finance et laissa se développer en leur sein une fiscalité insignifiante, une absence de transparence, un secret bancaire et une bienveillance presque coupable pour les sociétés écrans. C'est la raison pour laquelle, la City gère actuellement 80% des hedge-funds européens dans lesquels fonds d'investissements, fonds souverains, grandes entreprises placent ou dissimulent leurs bénéfices et où richissimes particuliers, parrains mafieux et trafiquants en tout genre, cachent où blanchissent leur argent.

Ce matin-là, Sir Graham Franklein se leva un peu plus tôt que d'ordinaire et se rendit dans un des salons de sa somptueuse demeure où, selon des consignes laissées la veille, le majordome venait d'achever la préparation d'un copieux petit déjeuner. Sir Graham parcourut d'un regard hautain les différents plats, s'installa confortablement au bout de la table et fit tinter plusieurs fois une clochette. Moins de dix secondes plus tard, un homme d'aspect austère et collet-monté pénétra dans la pièce, salua avec

déférence le maître de céans puis, attendit immobile ses directives.

- Bonjour, Charles, lança le puissant personnage pour répondre au geste de soumission. Ma journée risque d'être longue et exceptionnellement chargée. En conséquence j'achèverai mon repas par plusieurs tasses de café. Veuillez dire à Maria de faire couler mon bain dans un quart d'heure, à trente-cinq degrés, comme d'habitude.

- Je m'en occupe immédiatement. Sir Graham désirera-t-il autre chose ?

- Oui ! Pendant que j'y pense, prévenez Albert que je veux ma Bentley, devant le perron de la maison, à huit heures très précise.

- Ce sera fait, Sir, assura Charles avant de quitter subrepticement la pièce.

A sept heures quinze, Graham gagna sa salle de bain, versa quelques bouchons d'un parfum de marque dans l'eau cristalline avant de se glisser dans la volumineuse baignoire tout en affichant un sourire satisfait. Aujourd'hui était un jour comme il les aimait. En effet, selon un rituel trimestriel instauré de longue date, il réunissait dans un grand hôtel de Londres, son banc de petits requins de la finance, afin de récompenser ceux qui s'étaient montrés les plus cyniques, les plus voraces et donc, les plus rentables. En qualité de grand blanc, il allait présider ce cérémonial des temps modernes durant lequel, comme il était d'usage, il délivrerait à un auditoire en extase, un discours apologétique sur le profit à court terme et le dépeçage progressif de la

civilisation occidentale, au bénéfice exclusif d'une caste estampillée élite, déjà immensément riche. Comme il le faisait lors de chacune de ces grandes messes, les meilleurs seraient portés au Pinacle, les autres, voués aux Gémonies, le monde des affaires, selon Graham, ne pouvant tolérer ni le sentimentalisme, ni l'échec et encore moins la médiocrité.

A sept heures quarante, le président directeur général de la toute puissante banque d'affaires MGP observa son image dans un miroir, ajusta au mieux le symbole de son appartenance aux chevaliers de l'Empire Britannique puis, quitta les lieux pour gagner son bureau. Il retrouva sa mallette, vérifia la présence des enveloppes contenant les commissions qu'il distribuerait le jour même, avant de porter un regard attendri sur les deux photographies qui trônaient en évidence sur sa table de travail. Sur l'une d'entre elle figuraient Elisabeth, sa fidèle épouse et ses quatre enfants et sur l'autre, un portrait dédicacé de Maguy, alias la dame de fer. Que de chemin parcourut en quelques années songea-t-il un instant nostalgique. L'aventure avait commencé pour lui au début des années quatre-vingt, lorsqu'après de brillantes études en mathématiques à l'université d'Oxford, il avait été recruté par MGP comme simple cambiste. Graham avait, dans un premier temps, appris tous les arcanes du métier auprès de ses confrères les plus chevronnés puis, dès la libéralisation des lois encadrant la finance, il avait su se montrer un collaborateur assidu, sans scrupule et devenir ainsi, un élément indispensable

pour sa banque. Comme beaucoup de ses coreligionnaires, il avait alors mis au point des produits extrêmement complexes, permettant à MGP et à ses principaux actionnaires d'engranger de gigantesques profits, tout en siphonnant au passage, les économies de petits porteurs et d'investisseurs naïfs. A ce stade, et parvenu enfin au sommet de la hiérarchie, il ne lui restait qu'un rêve à accomplir avant d'aller finir ses jours dans un lieu paradisiaque, doubler les leaders étasuniens de la finance et faire de MGP le numéro un mondial de la banque d'affaires. Sir Graham sortit de sa torpeur pour regarder l'heure. Dans moins de trois minutes, Albert arrêterait le véhicule devant le perron de sa somptueuse demeure, le moment était venu d'entrer une nouvelle fois dans son rôle de manager. Il se leva, ferma consciencieusement sa mallette avant de se diriger vers la porte d'entrée. A peine avait-il entrouvert le battant qu'il aperçut la lourde berline approcher. Franklein, comme la plupart des matheux d'ailleurs, aimait que les événements se déroulent sans anicroche et avec une précision d'horloger. Par jeu, il posa un regard sur sa montre et constata, satisfait, que le chauffeur avait exécuté ses directives à la seconde près. Il descendit les quelques marches du perron, s'approcha du véhicule et se retrouva nez à nez face à un inconnu.

- Qui êtes-vous et où se trouve Albert ? Demanda-t-il d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

- Pour répondre à la première partie de votre question, disons que je suis votre sauvegarde ou votre pire cauchemar, à vous de choisir, Sir Graham. Quant à notre

ami Albert, je crains qu'il n'ait été victime d'un empêchement majeur.

- Que lui est-il arrivé, un accident ?

- En quelque sorte, mais pour être plus précis, une balle de neuf millimètres vient de lui fracasser le crâne.

- Qu'est-ce que cela veut dire et que voulez-vous, rétorqua le banquier, sans se départir de son arrogance ?

- Montez dans la voiture, répondit l'homme d'une voix très calme, tout en lui braquant un gros automatique sur le ventre, je vais vous l'expliquer.

L'inconnu ouvrit la portière passager et invita d'un geste Franklein à prendre place. Ce dernier, sur le moment plus curieux que paniqué, s'exécuta tout en essayant d'analyser cette situation inédite. Bien vite, il en arriva à la conclusion qu'il avait à faire à un malfrat chevronné, donc un individu avec lequel il était possible de négocier, voire tout simplement, que l'on pouvait acheter.

- Combien voulez-vous demanda-t-il sur le ton de l'homme d'affaire pressé

- Pour l'instant rien, Sir Graham, si ce n'est le fait que vous exécutiez mes consignes à la lettre.

- Et si je refuse.

- Je vous le déconseille, auriez-vous l'extrême amabilité de regarder en direction du perron de votre demeure ?

Franklein se retourna, alors que la grosse berline commençait à s'éloigner et à ce moment précis, il aperçut la

silhouette de trois hommes, à l'allure très élégante pénétrer dans sa propre maison.

- Qui sont ces gens, demanda-t-il soudainement courroucé ?

- Gardez votre calme, rétorqua l'inconnu. Ils sont mon, ou plus exactement notre assurance vie.

- Vous commencez à m'agacer avec tous ces mystères. Je suis un homme d'affaires et vous, probablement un gibier de potence de la pire espèce, alors réglons cela au plus vite, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

- Dans l'intérêt de tous, je pense qu'il serait souhaitable que vous recouvriez au plus vite votre sérénité. Il serait vraiment regrettable, que votre charmante famille ait à pâtir de votre inconséquence ou de vos sautes d'humeur.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Rassurez-vous, Sir, mes trois associés sont des gens extrêmement discrets et d'un naturel fort courtois. Cependant, si à compter de cet instant ils ne reçoivent pas de mes nouvelles toutes les demi-heures, un de vos proches sera exécuté jusqu'à élimination totale des vôtres.

- Vous êtes vraiment un malade, qu'espérez-vous de moi ?

- Dans un premier temps, rien de particulier. Vous allez suivre votre planning, autrement dit, célébrer votre grande messe trimestrielle et verser leur obole à vos petits génies. Vous êtes, si j'en crois les ragots, un expert en matière de manipulation. Il vous sera donc aisé de justifier de ma présence à vos cotés sans susciter d'embarrassantes questions. Cependant n'oubliez pas. A la moindre embrouille, à la moindre allusion déplacée ce sera l'hallali.

- D'accord ! Et ensuite ?

- Afin de vous éviter des tentations inutiles et à titre tout à fait exceptionnel, vous ne participerez pas à la collation qui sera donnée après la remise des récompenses. Vous trouverez un prétexte pour vous esquiver puis, nous gagnerons votre bureau pour poursuivre cette journée.
- Si j'accepte d'obéir, sans essayer de vous doubler, me garantissez-vous l'intégrité physique de mes proches ?
- Nous sommes sans aucun doute des tueurs, mais pas des bouchers. Si vous suivez les règles, il ne leurs arrivera rien de fâcheux et je vous autoriserai même à contacter quelques secondes votre épouse après la fin de votre petit rituel. En attendant, auriez-vous l'obligeance de me remettre vos deux téléphones portables, une erreur est si vite arrivée.

Le reste du trajet se déroula sans que les deux hommes échangent la moindre parole et à huit heures trente, la voiture du président directeur général, s'immobilisa devant un luxueux hôtel. Immédiatement, Franklein fut accueilli par son aréopage d'adjoints à qui il présenta l'inconnu comme son nouveau garde du corps et son chauffeur. Sans prêter la moindre attention à ce laquais de rechange, le petit groupe d'importants se dirigea vers la salle de réception où ils firent leur entrée sous les acclamations tonitruantes des traders, avant que la messe commence. Ce qu'il y a de curieux dans ce genre de sociétés modernes, est cet ensemble de rituels aux connotations tantôt initiatiques, tantôt religieuses, qui font parfois penser à un processus de type sectaire. Le cérémonial se déroule d'abord par la mise en condition de

l'auditoire, soit par un chant puéril aux paroles absurdes mais aux intonations guerrières, à la gloire de l'entreprise et de son fondateur, soit par des slogans stéréotypés, consistant à dynamiser le groupe et de fait, le pousser à adhérer à la liturgie qui va suivre. Vient ensuite le culte du système, au cours duquel, le maître de cérémonie fait un historique de sa chapelle, de ses valeurs et de ses glorieux anciens avant d'achever son prêche par le récit mirifique de sa propre ascension au sommet de l'élite. Pour finir, le gourou martèle ses immuables poncifs et décortique la condition humaine de manière à expliquer ce qui fait la différence, depuis la nuit des temps, entre un gagnant potentiel et un perpétuel perdant. A savoir, un travail acharné, une soumission consentie, une adhésion à la cause et une fidélité sans faille à la coterie. Après trois heures d'un discours fleuve, entrecoupé par des applaudissements et des cris d'approbation, le boss passa enfin à ce que tous attendaient, la remise des chèques. Comme lors d'une élection de miss, on appela d'abord sur la scène la dizaine de nominés qui, fiers tout autant qu'émus par cette marque de reconnaissance, se précipitèrent sur l'estrade. Vint ensuite la sélection des trois meilleurs et pour finir, la désignation du « winner trimestriel » qui, sous un tonnerre d'applaudissements reçut, outre son énorme bonus, quelques colifichets destinés à l'honorer.

New York, le même jour, 5h30 du matin.

A l'heure où, de l'autre côté de l'Atlantique, Sir Graham Franklein galvanisait ses troupes à grands coups de poncifs et de formules guerrières, deux véhicules de police s'arrêtèrent devant un immeuble cossu. Deux hommes en uniforme en descendirent, suivi de deux autres en civil et tous se dirigèrent vers le perron d'accès principal de la bâtisse. Une fois devant la porte d'entrée, Eliot parcourut la liste des codes d'accès, jusqu'à trouver celui du gardien de l'immeuble et composa le numéro sur le pavé numérique. Quelques secondes plus tard, un individu d'une cinquantaine d'années et de forte corpulence, s'approcha de la porte l'air inquiet. Eliot afficha une moue navrée avant de mettre en évidence une plaque de police, ce qui eut pour effet de rassurer le concierge.

- Bonjours, monsieur, lança d'une voix très avenante le faux policier. Nous avons reçu un appel sur le 911 nous signalant des pleurs d'enfants dans un appartement du troisième étage. Est-ce vous qui avez appelé ?

- Non ! J'ai pris la relève il y a environ une demi-heure et mon collègue, qui a fait la nuit, ne m'a rien signalé de particulier.

- Sans doute une erreur ou une mauvaise plaisanterie, mais par acquit de conscience, nous allons tout de même vérifier.

- Bien sûr ! Voulez-vous que je vous accompagne ?

- Je vous remercie, monsieur, ce ne sera pas nécessaire. En revanche, il serait judicieux que vous regagniez votre

bureau car le central risque d'appeler pour avoir confirmation de notre passage. En pareil cas, pourriez-vous indiquer à nos collègues que nous sommes encore sur place ?

- Aucun problème lieutenant ! Une seule chose, nos résidents sont des gens très fortunés et assez peu accoutumés au remue-ménage matinal. Je vous prierais donc de rester le plus discret possible.

- N'ayez aucune crainte, nous allons simplement contrôler l'absence de bruit ou de pleur à cet étage et si tel est le cas, nous repartirons sur la pointe des pieds.

L'homme acquiesça d'un sourire avant de regagner le minuscule local où, durant ses heures de service, il assurait la sécurité des habitants tout en répondant aux doléances, parfois saugrenues, de certains résidents fort capricieux. Eliot attendit que le gardien ait repris sa place, avant d'indiquer à ses compagnons la direction de la cage d'escalier. Même dans un immeuble aussi cossu, la machinerie d'ascenseur pouvait faire un peu de bruit et à une heure aussi matinale, attirer l'attention d'une personne insomniaque. Parvenu au troisième étage, il vérifia les numéros des deux seules portes de l'immense palier, avant d'indiquer d'un signe de la tête celle de gauche. Greg sortit de la sacoche qu'il portait en bandoulière une caméra vidéo tandis que Mike, équipé du matériel du parfait monte-en-l'air, déverrouillait en silence la porte d'entrée. James Found, le président directeur général de la toute puissante banque FSG, appartenait, bien sûr, à la haute bourgeoisie

new-yorkaise, mais il était aussi un membre éminent d'une communauté de fundamentalistes protestants. Marié à une riche héritière et père de cinq enfants, il se plaisait à prêcher le dimanche durant la messe et ramener, à l'occasion, les brebis égarées vers les verdoyants pâturages du Seigneur. James était de plus un des sept sages, un groupe d'individus qui constituait le tout premier cercle d'une confrérie secrète et que certains adeptes du complot universel dénommaient les maîtres du monde ou les Illuminatis. Toutefois, malgré sa puissance, sa fortune personnelle et son apparente intégrité morale, James souffrait d'un travers sur lequel la bête immonde avait prise et dont ses ferventes prières ne l'avaient pas guéri. Il aimait partager, de temps à autres, en compagnie de quelques pédophiles, la couche de garçons impubères. C'est la raison pour laquelle, et dans la plus grande discrétion, il avait acheté cet appartement, afin de pouvoir se livrer en toute quiétude à la luxure.

Les quatre hommes progressèrent en silence jusqu'à une chambre dont Eliot poussa la porte entrebâillée. Là, allongés à même une épaisse moquette de couleur sombre, dormaient deux individus, vêtus de barboteuses roses et trois garçonnetts complètement dénudés. Greg, visiblement dégoûté par la scène, ajusta le zoom de sa caméra et commença à filmer. Presque immédiatement, le plus âgé des deux adultes ouvrit les yeux, tenta machinalement de masquer son visage avant de pousser un cri. Dans la seconde qui suivit, Eliot lui administra un violent coup de

poing dans le foie, ce qui eut pour effet de le ramener au silence.

- Monsieur Found, je présume, l'interrogea Eliot d'une voix posée. J'espère que vous ne nous tiendrez pas rigueur pour ces manières un peu cavalières de pénétrer chez vous, mais il était indispensable pour la suite des événements d'immortaliser cette scène.

- Qui êtes-vous ? Des journalistes en mal de scoops articula l'homme, en tentant de reprendre son souffle.

- Pas exactement ! Disons qu'il s'agit pour nous d'une occupation très temporaire à condition que vous vous montriez coopératif, cher monsieur. Greg, fais-moi un plan général de la chambre puis des plans serrés sur le sachet de cocaïne, la tête de ces braves gens et sur les trois enfants. Lorsque ces messieurs se seront présentés devant la caméra, tu t'occuperas avec Jack des gamins et du gros bébé. Monsieur Found et moi-même nous installerons dans le salon afin d'avoir une longue conversation.

Après que les deux pédophiles aient décliné leur identité, Greg et Jack s'occupèrent des garçonnets puis, ligotèrent et bâillonnèrent le gros bébé à l'aide de colliers synthétiques et d'un ruban adhésif. Dans le même temps, Mike se rendit au rez-de-chaussée, ouvrit le coffre de la voiture banalisée et en sortit une mallette assez volumineuse. Il profita de cette escapade pour rassurer le gardien, en lui indiquant que le voisin soupçonneux s'était fourvoyé et avait décidé de se dédouaner en les conviant à un petit-déjeuner. Une fois de retour dans l'appartement, il

déballa son matériel, raccorda caméra et microphone sur l'ordinateur puis, vérifia la connexion de son installation à la toile.

- C'est bon confirma-t-il a Eliot, dès maintenant, nous pouvons envoyer de l'image et du son sur tous les réseaux sociaux, voire même directement sur le site de l'Eglise ou encore celui de la banque de monsieur Found.

Eliot remercia son compagnon d'un hochement de tête avant de conduire le sexagénaire, toujours revêtu de sa tenue grotesque, jusque dans le salon. Le banquier, complètement déstabilisé par cette situation inattendue, tenta dans un premier temps d'amadouer son agresseur.

- Ecoutez, monsieur, j'ignore qui vous êtes et le but de cette intrusion, mais quoi qu'il en soit, je puis vous affirmer que votre action n'aboutira à rien de positif. En revanche, je suis un homme très riche, donc très puissant et je suis en mesure de vous proposer une transaction dans laquelle, chacun d'entre nous trouvera son intérêt.

- Je vous écoute

- Vous êtes quatre, n'est-ce pas ? Je vous propose le virement de 2,5 millions de dollars chacun, sur des comptes numérotés, dans la devise que vous souhaitez et dans l'endroit de votre choix. Suisse, Luxembourg, Caïman, îles Vierges et cetera.

- Intéressant ! Et quelles en seraient les contreparties ?

- Vous me laissez la caméra et l'ensemble de votre matériel informatique, vous me promettez la discrétion absolue sur

ce que vous avez pu voir ici puis, vous disparaissiez une fois les transactions effectuées.

- C'est très tentant, mais je crains d'être dans l'impossibilité d'accepter votre offre.

- Il s'agit tout de même d'une belle somme, sans doute serait-il plus judicieux d'en discuter avec vos associés.

- Désolé mais c'est inutile, car je connais déjà leur réponse. Voyez-vous, mes compagnons sont comme moi, ils ne sont pas à vendre.

- Réfléchissez, monsieur, tout s'achète de nos jours et avec une pareille quantité d'argent, vous pourriez vivre confortablement jusqu'à la fin de votre existence. Toutefois, si ce prix ne vous convient pas, la discussion reste ouverte et nous pouvons toujours négocier.

- En d'autres circonstances, c'eût été jouable car même après une longue vie de labeur, la plupart des gens ordinaires n'accumulera jamais un pactole pareil. Malheureusement, nous ne sommes pas ici pour devenir des rentiers.

- Alors qu'est-ce qui vous amène ? Non de Dieu.

- L'éthique, cher Monsieur.

- L'éthique, quelle connerie ! Mais qui êtes-vous au juste ? Un soldat ? Un intégriste ? Un idéaliste ?

- Probablement un peu des trois. En fait, nous sommes un groupe d'hommes décidés à faire quelques trous dans la toile d'araignée que vous avez patiemment tissée.

- Vous êtes un paranoïaque, mon pauvre ami, je n'ai rien tissé du tout. Après trente années de mariage avec une grenouille de bénitier, je me suis découvert un penchant

pour les pré-pubères. Exception faite de ce travers, je me comporte socialement comme un bon père, un bon époux, un citoyen exemplaire et un fervent chrétien.

- Je ne vous parle pas de votre déviance sexuelle, monsieur Found, car à dire vrai, je m'en fiche. Je faisais simplement allusion à votre comportement de prédateur dans le domaine de la finance.

- Je vois ! Vous aussi vous êtes laissé gruger par le mythe du banquier vorace et machiavélique, thésaurisant sans vergogne au détriment du petit porteur. Notre métier est de faire tourner une gigantesque machine qui en aucun cas ne doit s'arrêter, afin d'éviter au monde un cataclysme.

- Voyez-vous ça ! c'est donc à cause de ce haut sens du devoir et une abnégation de moine que vous avez ruiné des millions de petits propriétaires, jeté à la rue autant d'ouvriers et de pauvres gens, ou encore déclenché des guerres ?

- Nous ne sommes en rien responsables des avatars des temps modernes, monsieur le moraliste, nous nous y adaptons, un point c'est tout.

- J'aimerais bien vous croire, l'ennui voyez-vous, est que d'après mes renseignements, vos méthodes de gangsters ne datent pas d'hier.

- Vous affabulez complètement. Dans la réalité, nous générons et prêtons de l'argent, afin de permettre aux entreprises de croître en améliorant leur outil de travail et donc, leur seuil de rentabilité. Ainsi, cela leurs donne la possibilité d'embaucher des gens, qui à leur tour vont

investir, consommer, faire tourner l'économie, nourrir leur famille et donner à leurs enfants une opportunité de réussir.

- En résumé, vous êtes une confrérie de bons samaritains sans qui rien ne serait possible. Ce que je ne m'explique pas dans ce cas, est l'explosion de toutes ces bulles spéculatives et les catastrophes financières qui ont suivi.

- La finance a toujours été une sorte de pari, comme dans les courses de chevaux par exemple. Vous misez sur le favori, il rentre et vous gagnez peu d'argent. Vous risquez une mise plus importante, sur un supposé canasson, vos chances de perdre sont accrues évidemment, mais si par hasard il fait partie du trio de tête, vous décrochez le gros lot.

- Un enjeu fort louable lorsque les conditions et les règles de la course sont régulières, cependant je mettrais un bémol à votre comparaison. Le cas dans lequel, un petit groupe d'initiés oblige un ou plusieurs jockeys à brider leur monture de manière à faire gagner un canasson, comme vous le dites et ainsi, plumer au passage une myriade de pigeons.

- Certes ! Mais je vous rappelle qu'il existe une commission chargée de définir les règles du jeu. Nous sommes parfois à la limite de l'acceptable, je vous le concède, mais nous faisons toujours en sorte de ne jamais franchir la ligne blanche.

- Comme dans le cas de la bulle Internet je présume. Vous avez d'abord favorisé l'accès en bourse de start-up du genre bébés morts-nés puis, vous avez battu le rappel de vos copains des médias afin qu'ils s'extasient sur ces

merveilleux produits de spéculation et incitent ainsi des milliers d'investisseurs naïfs à vous confier leur argent. Résultat, vos amis banquiers et vous-même vous êtes goinfrés en commission, tandis que les pauvres dindons y laissaient une grande partie de leurs économies.

- A votre avis, monsieur le père la morale, qu'espéraient donc ces gentils investisseurs dont vous vous faites l'ardant défenseur ? Gagner de l'argent sur le travail des autres, rien de plus. C'est exactement ce que nous faisons.

- Cher monsieur Found, une balle de neuf millimètres dans la rotule n'est en général pas mortelle, mais cause des douleurs terribles ainsi qu'un handicap irréversible. Aussi, je vous conseille d'éviter ce ton condescendant avec moi. Pendant que nous y sommes, appelez-moi Eliot, cela vous évitera des distorsions de langage. Donc, vous saviez que certaines de ces entreprises courraient droit à la faillite et cependant, vous n'avez pas hésité à les propulser sur le devant de la scène.

- Nous ne pouvons pas vraiment l'anticiper à l'époque. Comme vous le savez probablement, ce créneau était tout à fait nouveau et aujourd'hui, certaines de ces start-up valent des milliards tandis que d'autres ont disparu.

- Admettons que vous soyez de bonne foi. Expliquez-moi dans ce cas, les spéculations sur le pétrole, l'acier, l'aluminium dont vous avez fait monter artificiellement les cours et qui ont conduit de nombreuses petites entreprises à déposer le bilan et à licencier leurs employés. Pendant que nous y sommes, démontrez-moi aussi l'utilité de vos magouilles sur le blé, le maïs, le soja et autres produits de

premières nécessités qui ont affamé des millions de pauvres gens à travers la planète.

- Nous ne sommes en rien responsables des variations du marché, pas plus que de l'augmentation ou de la baisse de la production mondiale, nous ajustons nos prix et ciblons au plus juste nos investissements, c'est tout.

- Tiens donc ! En achetant des quantités phénoménales de biens dont vous bloquez volontairement la distribution de manière à simuler une pénurie générale et en faire monter fallacieusement les prix ? Ou, à l'inverse, en élaborant des produits pourris comme vos subprimes, une superbe opération et très juteuse de surcroît. Vous avez commencé par noyer le marché de ces produits toxiques, dont vous vantiez les mérites, tout en vous assurant contre leur dégringolade en bourse. Parallèlement, vous pariez à la baisse des cours afin de réaliser un double bénéfice. Premièrement, en rachetant à vil prix ce que vous aviez vendu auparavant au plus haut, de manière à honorer vos engagements, ensuite en pillant les assurances dans le but de couvrir vos pseudo-pertes. Qu'est-il advenu ? Des milliers de gens se sont faits escroquer, un des plus gros assureurs du monde a fait faillite et vos copains du gouvernement ont encore endetté le bon peuple afin de sauver votre système pourri et pallier à vos conneries.

- Ecoutez, Eliot, nous sommes des banquiers, pas des mécènes, nous faisons notre travail, un point c'est tout.

- Quel boulot merveilleux ! Vous asséchez des économies entières et jetez des millions de gens à la rue pour accroître un peu plus les profits d'individus déjà notoirement nantis.

Dites-moi, James, quelles sont les magouilles en vogue ces derniers temps, vous me donnez soudain l'envie d'investir ?

- Vous voulez gagner de l'argent, vous devenez enfin raisonnable et c'est tant mieux pour tout le monde. Si tel est le cas, un conseil, placez vos avoirs dans l'écologie, c'est la dernière trouvaille pour tondre un peu plus les moutons. Durant des années, certains de nos amis ont fait fortune soit en bétonnant les cotes maritimes, soit en balançant au fond des océans ou en enterrant dans des décharges sauvages, des déchets toxiques que des entreprises bidons, grassement subventionnées par l'argent des contribuables, étaient censées retraiter. Aujourd'hui, la mode est aux énergies renouvelables et aux limitations des gaz à effet de serre. Nous avons donc pris des options sur des milliers de tonnes de carbone que nous revendrons à prix d'or, le moment venu, aux entreprises les plus polluantes de la planète. Nous avons aussi investi dans l'éolien et le solaire, ces pseudos énergies du futur pour lesquelles, des organisations internationales nous versent des allocations substantielles. Ensuite, nous avons fait en sorte que soient promulguées des lois, imposant une réduction drastique des émissions de CO₂, une augmentation de l'efficacité énergétique des locaux, et la production d'une partie significative de l'énergie électrique à partir de sources renouvelables. Tout cela, mon cher, est le nouveau Graal. Non seulement nous gagnons de l'argent en vendant la fourniture et l'installation de ces merdes à des prix exorbitants, mais de plus, nous percevons des aides énormes de la part des Etats.

- Vous n'avez pas la moindre once de pudeur ou d'honneur, James, et tout est bon à vos yeux pour engranger du fric.

www.verbe-en-liberte.fr